

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

VOISIN, 2006
FACE À MÉDÉE, 2017
PIÈCES DE CLOWNS (1987-2013), 2018

Chez d'autres éditeurs

DEHORS, L'EXTÉRIEUR N'EXISTE PAS, in DIX PIÈCES EN UN ACTE, Actes Sud-Papiers, 1985
LE DERNIER QUATUOR D'UN HOMME SOURD, Leméac, 1989
OUI, MAIS IL Y A LA MER, Lansman, 1992
DIALOGUES D'ESCLAVES, Lansman, 1992
ON A MARCHÉ SUR LA TERRE (avec la collaboration de Muriel Benazeraf), Lansman, 1992
LA TABLE DU FOND (nouvelle), Lansman, 1997
TERRE ÉTRANGÈRE, Paroles d'Aube, 1998
JAMAIS AVANT, Éditions Maison, 2006
LA TABLE DU FOND (théâtre), Éditions Maison, 2006
LE VOYAGE DE PÉNAZAR, Éditions Maison, 2006
LA VIE DE MADO, Éditions Maison, 2006
LA TABLE DU FOND (carnet de voyage), Éditions Maison, 2007
UNE ÎLE, Éditions Maison, 2008
LE CLOWN ARLETTI : VINGT ANS DE RAVISSEMENT (avec Catherine Germain), Éditions Maison / Magellan & Cie, 2009
SILENCE, Éditions Maison, 2011
LE SOIR, Éditions Maison, 2012
PRISON POSSESSION, Éditions Maison, 2014

FRANÇOIS CERVANTES

Prison possession

suivi de

Le Rouge éternel des coquelicots

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Prison possession	9
Le Rouge éternel des coquelicots	47

© 2019, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-587-1

Prison possession

*à partir d'une correspondance
avec Erik Ferdinand*

PERSONNAGES

FRANÇOIS, *l'auteur.*

ERIK, *le détenu.*

FRANÇOIS

Je m'appelle François Cervantes, je suis né le 14 août 1959, au petit matin.

Je crie, je hurle, ma mère ne sait pas pourquoi je suis en colère.

On vit au bord de la mer : de grandes plages de sable, des forêts, des routes pour personne.

Je nage, je cours, jusqu'à tomber d'épuisement, saoulé par les odeurs d'eucalyptus.

Je suis emporté avec les graines, le vent, les marées.

Je ne suis pas atteint par les mots, je ne comprends pas ce qui se dit dans la famille : trop de désirs, trop de nerfs.

À 6 ans, je suis dans la cuisine de l'appartement de Tanger, baignée de lumière, je récite l'alphabet à ma mère.

Elle est jeune, habillée en robe à fleurs rouges, les bras nus, un collier à la naissance du cou. Elle arrange des bouquets dans de grands vases en verre.

La pièce est remplie de parfums.

J'égrène les vingt-six lettres de l'alphabet au milieu des couleurs, à quelques mètres de ma mère.

Quand j'ai 8 ans, nous quittons le Maroc pour la France.

La vie a perdu cinq à dix degrés de température, et les gens se tiennent plus loin les uns des autres.

Je deviens secret.

À 10 ans, le premier baiser, dans le garage à vélos, organisé par deux grands qui nous regardent nous embrasser. Pas un mot, pas un mot non plus pendant les années qui suivent, je n'arrive pas à m'approcher de cette fille qui grandit.

Je continue à courir sur les pelouses vert électrique des stades de football.

Quand nous allons disputer un match à Nice, mon père m'accompagne. La voiture entre dans la ville, stoppe à un feu rouge après trois heures de route. Mon père se tourne vers moi et me dit : mais enfin, pourquoi est-ce que tu ne dis jamais rien ?

À 13 ans, j'ai ma chambre à moi : je me relève la nuit pour écrire.

Je cherche les mots qui correspondent à mes sensations.

Quand je les trouve, mon corps se détend, et je m'endors, en contact avec le monde pour une nuit encore.

La vie active s'approche, on s'inquiète autour de moi, mais je n'ai rien à dire.

Mon père meurt en plongeant pour arrêter un ballon : pendant plusieurs mois je brûle, je ne tiens plus en place, je suis survolté.

Je vais dans les rues, dans les trains, sur les chemins de campagne.

Un jour, j'accompagne une aveugle dans une cafétéria, je lui décris les plats, et un homme me bouscule pour que j'aille plus vite : mon sang s'accélère. Je lui fais un signe pour lui expliquer la situation, et je continue.

Quand il me secoue à nouveau, je perds connaissance. Je ne reviens à moi que lorsque des gens m'arrêtent

alors que je suis en train de l'étrangler contre une barrière.

Je découvre un volcan caché en moi, et j'ai peur.

Quelques mois plus tard, je découvre le théâtre. Quand la lumière s'éteint et que j'entre sur scène, je m'approche et je parle.

C'est là que je vais vivre, entre les corps et les mots. En ce moment les mots que je dis, je les ai écrits dans le silence, la nuit.

La parole entre deux personnes, ça n'arrive presque jamais : on bavarde, on crie, on ment, on veut, mais on ne parle pas.

Quand ça arrive, deux êtres face à face qui se parlent, c'est comme une prière, à travers eux, le ciel et la terre se touchent.

J'écris, je crée des spectacles, je voyage.

Les années passent, le monde change.

J'essaye de parler, je veux dire quelque chose de simple, d'honnête, de profond.

Il y a deux ans, je rencontre Erik.

On m'a donné carte blanche pour travailler avec des détenus, et je ne sais pas pourquoi on a pensé à moi...

Alors je vais visiter la prison.

Dès l'entrée, je me sens pris par quelque chose de difficile à décrire.

Mon imagination s'arrête, paralysée.

Je continue la visite, en essayant de comprendre ce qui m'arrive.

On entre dans la bibliothèque, je fais le tour dans les allées, je regarde les livres, et je rencontre Damas, qui a la charge de la distribution des livres.

Je lui demande ce que lisent les détenus :

Ils empruntent des recueils de poésie et des biographies, mais pas de fiction...

Je pense à ça pendant tout le reste de la visite.

Quand je croise un homme, je le regarde, mais je n'arrive pas à imaginer quelque chose.

Quand des hommes se parlent, je ne sens aucun lien entre eux : ils ont l'air seuls, amputés de leurs liens avec le monde, de ce qui fait leur humanité.

C'est suffoquant.

L'ensemble de la prison, la raison d'être de ces édifices, s'en prend à l'âme de ces hommes, sans que ça se voie.

Je sors de ce bâtiment, vidé.

Quelques semaines plus tard, je propose de correspondre avec des détenus, et je commence à recevoir des enveloppes timbrées, des lettres, auxquelles je réponds, sans savoir à qui j'écris.

Des lettres, des mots échangés, pas de voix, pas de corps, presque rien...

Je me dis que je vais écrire une fiction à partir de toutes ces lettres, que petit à petit un univers prendra forme. Mais les mois passent et tout reste en poussière, éparpillé.

Je pense de plus en plus souvent aux hommes qui m'écrivent, et surtout, à la prison : je suis obsédé par ce lieu qui paralyse mon imagination.

Une voix se détache de toutes ces lettres : celle d'Erik. Erik, c'est un oiseau qui veut prendre l'avion au lieu de voler, un animal sauvage égaré au milieu des hommes.

Erik, 13 ans, dans une ville de province, au bord d'un fleuve : le soir il ne se passe rien.

Insouciant, invincible, il ira au bout du monde avec ses amis.

La première mobylette volée, les quinze premières mobylettes, les premiers trafics, l'argent, le début de la vie dangereuse, les amis tués, ceux qui partent pour vingt ans.

Et puis la première incarcération : il n'a pas idée de ce qu'il va vivre là-dedans, du prix qu'il va payer.

On lui a raconté, et il a vu des films, mais ce n'est plus du cinéma.

La cohabitation est difficile.

Un chien a droit à 5 mètres carrés de déambulation, deux chiens à 10. Un homme, lui, a droit à 7,2 mètres carrés, pourtant ils sont deux ou trois dans des cellules de 9 mètres carrés. Brigitte Bardot devrait s'occuper d'eux, la justice n'a ni les moyens ni le temps d'être juste.

Très peu de gens sont dangereux en entrant, mais ils le deviennent.

Il faut toujours rester sur ses gardes.

Erik se durcit pour ne pas se faire dévorer dans ce monde de complots et de traîtres.

Quand il refuse de se faire fouiller pour la dixième fois, il doit supporter des abus, jusqu'au jour où il a peur d'en crever.

Il brûle sa cellule. Il se retrouve attaché sur un lit, dix-huit jours s'il ne se calme pas, et l'arme ultime c'est la piqûre : on appelle l'infirmière, et il ressort tout juste capable de mettre un pied devant l'autre.

Je ne l'ai vu qu'une fois, et je l'ai trouvé jeune, droit et solide.

Il me dit que « jeune », la prison y est sûrement pour quelque chose, car il a passé plus de quinze années immobile, dont cinq très difficiles dans le bloc U, qu'ils appellent entre eux « l'université », avec des règles totalement étrangères : des rackets, des viols, des actes de barbarie.

Il commence ses lettres par « Cher François », avec une écriture élégante, des majuscules immenses qui courent sur la feuille.

Je lui parle de mes voyages, des spectacles, du théâtre. Il me parle de la prison, de la prison, de la prison... Tout ce qu'il me raconte, ce n'est que de la prison, ça ne raconte aucune histoire.

Je ne peux pas voir apparaître une image de lui détachée de la prison, c'est terrifiant.

Le sommeil, la nourriture, les pensées, tout, c'est devenu de la prison.

Les claquements de portes, les bruits de clés, les cris, les détenus qu'on retrouve pendus un matin dans leur cellule, ceux qui se tailladent les veines, ceux qui se frappent dans 9 mètres carrés, qui s'acharnent sur l'un d'eux, qui se lancent la tête contre les murs, la maladie, la folie, le chaos : tout ça n'entre pas dans l'écriture.

Je me demande comment nous allons faire pour nous connaître.

Nos lettres sont sans états d'âme : des détails minuscules, pour traverser les murs et échapper à ce piège.

Il est prêt à répondre à toutes les questions que je lui pose, mais il ne sait pas si j'arriverai à écrire ce texte, si je peux comprendre la prison.

J'écris, vers lui.
C'est quoi, ces lettres échangées, ces mots, pour lui,
pour moi.
Cet homme n'est pas là, il n'en a pas le droit.
Je voudrais qu'il vienne, mais je ne sais pas comment
faire...
Il est là-bas, enfermé avec les autres.
C'est un tas de gens, en vrac : les voleurs, les meur-
triers, les violeurs, les trafiquants, les impulsifs, les
mauvais payeurs..., tous entassés dans les couloirs,
les cellules, les lits, une humanité en trop, plus reliée
à rien ni à personne.

Ils sont là-bas, au rebut. On n'en entend plus parler
On ne sait pas ce qu'ils vivent, on ne sait pas ce qu'ils
pensent.
De toute façon, il faut qu'ils pensent autrement, il
faut qu'ils changent.

Mais on n'a jamais vu quelqu'un changer sans contact
avec l'extérieur.
En quoi est-ce qu'ils vont se transformer ?

Et puis un jour plus de lettre.
Notre correspondance s'arrête sans explication,
et cette histoire est finie.